

Palerme 2019

Gorana Bulat-Manenti

La sexualité intéresse la psychanalyse au haut plus degré, elle est à la source de notre vie psychique, invisiblement tissée dans nos pensée les plus banales, dans nos relations aux autres humains, elle décide de nos relations aux pouvoirs en place et de pouvoirs à venir. La sexualité décide de nos pensées, de nos actes, de nos théories, de nos politiques. Indubitablement liée au complexe de castration qui détermine notre degré de cécité devant le refus de ce qui fantastiquement nous effraie et menace, la sexualité depuis toujours liée à une acceptation plus ou moins généreuse du féminin, dirige les rapports entre les faibles et les forts entre ceux qui sont battus et ceux qui battent. La source de la violence qui est faite depuis la nuit des temps aux plus faibles, aux vieillards, aux femmes et surtout aux enfants, la source de la violence jaillit dans le coeur du fantasme on bat un enfant fantasme universel et fondamental découvert par Freud dans son expérience analytique, dans sa pratique. Citer Freud

Vouloir battre un enfant voilà ce qui nous pousse à prendre le pouvoir, humilier, exclure, rejeter et maltraiter les autres, comme réellement ou fantastiquement nous l'avons été par notre père patriarcal, celui qui avec tellement d'avidité court vers l'imposture d'incarner le père de la horde primitive, un lieu de discours simplement et non un être en cher et os. De cette place alors avec panache et mensonge, avec une mal honnêteté criante et obscène il appuie les injustices, il donne raison au plus fort, il jouit sadiquement à réprimer celui qui est à genoux.

Le fantasme on bat un enfant est à la base de notre bisexualité psychique, il vaut mieux le savoir et le comprendre et surtout l'analyser. L'entrée dans le langage est vécu inconsciemment comme une intrusion violente du père, sur le mode un enfant est battu. Les coups du père féminisent, passivent parce que le sujet est obligé de se plier au monde et au langage qui le précèdent et en même temps pour exister il est obligé de dire non à cette passivation et de se phalliciser ou de phalliciser une partie de son corps (pénis ou son équivalent chez les filles le clitoris) pour se subjective. Dire que non! Donc les coups passivent et en même temps excitent - masculin et féminin de la

pulsion ses deux versant sont présents et vont cohabiter toute la vie dans les deux genres. Sauf que dans les plusieurs millénaires du patriarcat les garçons, dans un mouvement que les religions monothéistes produisent sont privilégiés car porteurs de pénis. La femme est dans un amas de croyances et de préjugés considérée comme castrée. Françoise Heritier par exemple dans son remarquable ouvrage Masculin Féminin découvre que déjà dans les sociétés dite primitives les femmes sont considérée comme chatrées, elle sont plus faibles car elle perdent du sang la preuve palpable et effrayante que les règles confirment leur castration réelle. A ce titre elles sont rejetées et en même temps qu'idéalisées.

L'incroyable influence de notre rapport à la sexualité énerve au point qu'une bonne partie des humains s'en défendent, bec et ongles, prêts à la refuser, à la noyer et à la perdre afin de rester attachés aux mensonges de la sexualité infantile, si commodes et si confortables car coupés de son véritable lien avec le social. La sexualité repose sur l'audace et la solitude que Freud a su assumer au moment de sa découverte toujours et encore ressentie comme tout simplement inadmissible et proprement scandaleuse. Transgression énorme et impensable pour beaucoup de ceux qui se coincent dans le pessimisme dits réalistes, reculant ainsi devant l'appel de leur propre subjectivation, oubliant leur propre nom dans les vestiaires de la trahison. N'oublions pas qu'en psychanalyse la crainte et l'angoisse ne sont jamais trop loin de la peur du féminin et de l'angoisse du génital, l'angoisse de mort. Le désir, hier comme aujourd'hui, un siècle après Freud, nécessite une révolte et une désobéissance, un décollage des pistes tracées par les idées reçues, il nécessite une touche qui réveille, qui pique et incite à faire bouger l'ordre établi, souvent fondé sur l'erreur et le mensonge. La psychanalyse peut posséder son propre cache sexe pour couvrir les aliénations sociales et les injustices de son temps en voulant rester dans un autre temps celui des figures parentales reculant devant sa prise de responsabilité. Mais Freud a pris des risques par rapport à son époque si bigote, fermée à la femme, il a découvert et défendu la sexualité féminine de la meilleure manière que son époque lui ait permis.

La psychanalyse freudienne découvre le féminin et son énigme perpétuelle car dépendant de l'époque dans laquelle elle se situe, sa clinique démasque l'angoisse de la sexualité génitale que cette reconnaissance

implique, elle la nomme angoisse de castration, centrale dans le travail d'une analyse, sa reconnaissance est une condition essentielle du désir Longtemps et dans de nombreux cas encore aujourd'hui au 21 siècle la femme étant considérée comme la seule castrée, tandis que l'homme, lui, ne serait pas soumis à cette chose dégradante !

La psychanalyse démontre que le rapport au féminin est le pivot d'une humanisation possible, il est le principe de toutes les autres inégalités et oppressions qui en découlent. Gérard Pommier en évoquant la bissexualité psychique remarquée par Freud, écrit que les hommes font la guerre dans le refus de leur part de féminité, pour savoir qui serait moins femme que l'autre. La pulsion d'emprise serait-elle proportionnelle à l'angoisse devant le féminin ? Chez les femmes autant que chez les hommes, sauf que chez les femmes le minimum d'emprise que le désir contient ne pouvait se réaliser que dans la sphère privée, la femme dépendant économiquement de l'homme. et de son bon vouloir, matériellement et psychiquement considérée comme manquante, manquante elle devait le rester. Son éveil fait peur, sa parole menace l'imposture patriarcale, car lorsqu'elle se met à parler, comme la psychanalyse le lui apprend elle dérange, fait désordre. Alors au nom d'un ordre menacé, on la bâillonne, on la viole et on essaie de la faire taire. Le féminin c'est le grand scandale de la psychanalyse, sur son oppression reposent toutes les autres injustices et répressions.

« La réalité de l'inconscient est sexuelle » est une vérité insoutenable, nous le savons depuis Lacan quinauds enseigne que l'inconscient se sont des effets de la parole sur le sujet, les effets toujours lus grands de ce que nous pouvons imaginer dans l'immédiat. L'analyse est la seule méthode à reconnaître la légitimité de l'inconscient et des choses refoulées, occultés, oubliés. Si ces éléments manquent la connaissance des possibilité de l'épanouissement humain s'appauvrissent tragiquement.

Dans un certain nombre de dépression et dans la mélancolie, nous avons l'existence et la croyance en père du Totem, un père tout-puissant, qui est corrélatif à l'hallucination du pénis maternel, phallus pulsionnel selon les théories sexuelles infantiles, l'enfant n'ayant pas accès physiologique ni psychique à la sexualité adulte. L'adulte normalement devrait dépasser ce stade du complexe d'oedipe en tuant symboliquement ce monstre, si

l'audace et le courage font parti de son bagage qu'il se doit de porter avec son nom pour liquider la dette sociale et symbolique. Mais comme dit le proverbe il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, différents éléments psychiques peuvent dans le cas de névroses et surtout de psychoses dresser des obstacles que le travail analytique se doit de démêler s'il est capable d'avancer.

Il y aurait comme une impossibilité pour le sujet de se révolter et de le tuer symboliquement par un acte fait hors soumission et obéissance car coupablement lié à la mère d'une part et terrorisé par l'hostilité à son égard du père. Ce père de patriarcat réside dans la peur de chuter dans l'abîme maternel si ce père n'est plus là, puisqu'il incarne physiquement la seule adresse possible, il reste celui qui peut agir à la place du sujet. Le sujet n'ose pas risquer la castration maternelle, il ne peut que poser l'acte en se prenant pour ce père, en imitant ce père et sa puissance et non au nom de son propre désir. Cette violence supposée à la place paternelle fait parfois que certains hommes partent et quittent leurs compagnes au moment de devenir père, ils ont peur selon leurs propres paroles de devenir violents avec leurs femmes. » Le père étant perçu comme seul propriétaire du nom, le sujet ne perçoit pas son acte comme étant le sien, comme possible, car le père et lui-même ne faisant qu'un, si ce père n'est plus là, il risque de l'entraîner dans sa chute mortelle. Lacan nous dit que le moi idéal se situe du côté du phallus maternel, tandis que l'Idéal du moi est du côté paternel. Dans la psychose, les deux instances risquent de se confondre au profit du Moi idéal, mortifère.

Que font les psychanalyste aujourd'hui enfermés dans leurs Ecoles et leurs associations dont les portes restent bien verrouillées sous prétexte de récitation de dogmes, car il faut donner une preuve urgente qu'on sait faire Un avec le père mort, choisissant de coller à sa rhétorique plutôt qu'aux trésors encore inexplorés de son oeuvre? Par exemples les lacaniens savent si bien renoncer aux nouveautés que seul le scandale du féminin pourrait autoriser. u'on sait faire Un avec le père mort, choisissant de coller à sa rhétorique plutôt qu'aux trésors encore inexplorés de son oeuvre? Par exemples les lacaniens savent si bien renoncer aux nouveautés que seul le scandale du féminin pourrait autoriser.

Que dire de la clinique dans ce cas-là qui est une entrée rare voir inexistante dans les travaux présentés aux divers colloques et congrès? Sous prétexte de ne pas heurter les analysants, de peur de procès, oui toujours la peur, La nécessité de dire « je » en tant qu'analyste, il me semble que ce serait la moindre des choses lorsqu'on est analysé, lorsqu'on est bien analysé, de dire par exemple « je procède comme ça avec un tel patient, dans telle situation, » passe à la trape très facilement, trop facilement. Il me semble que pour honorer la découverte freudienne nous devrions pouvoir débattre de notre clinique, de nos expériences et exposer les théories nouvelles, peu importe si elle sont justes et non éternelles, dire à nos pairs nos idées, nos résultats, nos problèmes.

Que penser d'une patiente que 19 ans qui vient me voir après avoir été lourdement draguée par son psychiatre-psychanalyste à qui elle est toujours attachée et vient me parler de son maître à continuer avec lui mais qu'elle n'arrive pas à quitter? Avouons que ce n'est pas normal, ce n'est même pas du tout normal si la normalité serait la vérité soumise à l'épreuve de la castration. Ai je répondu, mais ne le quittez pas si vous ne pouvez pas le faire, mais venez me parler de temps en temps, éventuellement.

Elle est revenue après quelques semaines pour me dire que le même analyste lui avait conseillé quelques temps auparavant de retirer sa plainte pour viol, il lui a fermement conseillé de travailler sur son fantasme, le fait que c'était de sa responsabilité si elle s'était fait abuser par son agresseur, car elle connaissait le violeur, elle lui a ouvert la porte...puisque'elle était habillée de manière à exciter un homme... Il est important de comprendre que je ne pleur pas ici devant vous pour défendre la veuve et l'orphelin, mais je suis là pour défendre le sujet, ce sujet toujours prolétaire, toujours nu, je suis même payée pour ça, pas pour lui apprendre à se taire et à subir sous prétexte de devoir accepter la castration. Ce serait la pire des perversions!

L'acceptation du féminin dont la castration est un second nom dépend de l'époque, une acceptation absolue du féminin n'existe pas, mais ne reculons pas devant ce que notre société a déjà autorisé et reconnu comme égalité entre les genres, entre les sexualités, au bout de longues luttes des femmes, des homosexuels, souvent étouffées dans la violence.

Bien sûr qu'au cours de son analyse cette jeune femme va travailler sur le fantasme de *penis nied*, mais tout d'abord l'urgence était de la reconnaître sujet de son désir qui passe par la possibilité de dire non, tôt ou tard mais de dire non à ce qui a été obtenu sous contrainte. Elle n'a pas été consentante, même si elle n'a pas pu dire non au propriétaire de son logement dans une situation de menace (de perdre son appartement) à un moment donné.